

1 /

Un jour je fermerai les yeux et le monde les cherchera pendant des siècles. Il demandera peut-être où je suis partie, je claquerai la langue et je lâcherai juste *loin de toi*.

Mais je vous garde ça au chaud pour la fin, parce que le grand départ, la grande ankylose, c'est pas pour aujourd'hui. Toute ma vie je suis restée bien réveillée après tout, à collectionner les insomnies comme si j'avais des pièges à rats sous les paupières. Bien réveillée et en mauvaise compagnie, debout jusqu'à racler le lendemain parce que mes parents me disaient de pas le faire quand j'étais gamine. Mes parents qui auraient préféré une vie sans moi, mes parents qui m'avaient cassé la clavicule à force de me bousculer, mes parents qui avaient dit au docteur que j'étais tombée en jouant au foot avec mes copines, alors que je connaissais pas les règles du foot et que j'avais pas de copines, mes parents qui étaient pas les pires du monde mais qui auraient voulu avoir un garçon et qui se retrouvaient avec deux filles et savaient pas quoi en faire, alors ils nous chahutaient un peu trop fort ma grande sœur et moi, et ils disaient qu'on était laides, pas méchamment, mais ils pensaient qu'on était laides, ma sœur et moi, alors ils le disaient. Dans la vie d'après à Paris je restais éveillée le plus tard possible contre eux, contre tout ce qu'ils étaient. Eux qui aimaient tant le matin, eh bien qu'ils le gardent.

Pour l'instant je cogite, accroupie sur le balcon minuscule. J'échafaude les détails pour que vous compreniez bien ce que je vais vous dire, je veux pas vous perdre en chemin. Là tout de suite il y a un souvenir qui me vient, vif mais léger, vraiment léger, ça tient pas la route, ça reste pas, ça colle pas aux semelles. Les souvenirs sont souvent comme ça chez moi. Des petits couteaux en carton, des baïonnettes en papier mâché. Ça va pas me tuer mais ça me menace quand même, pour voir. Je suis une fille alors les agressions et les menaces, ça va je connais. C'est pas un souvenir qui va me casser en deux.

Dans le souvenir je suis habillée en blanc. Une robe blanche, de la dentelle, un truc de princesse mais qui m'a rien coûté, à l'époque j'avais pile assez d'argent pour m'abonner aux pâtes au beurre. Avec cette robe j'ai cinq ans de plus et un compte en banque d'héritière des campagnes, ça a de l'allure, mais ce n'est que savoir-faire, savoir-mentir, savoir-jouir. Je l'ai choisie pour ce qu'elle cache et surtout ce qu'elle cache pas. J'ai toujours su ce qui plaisait aux hommes. Mes yeux, ma bouche, mes doigts, mes hanches, mes seins. L'équation est tellement simple. C'est bon signe. Il y avait ce matheux qui m'aimait, il m'avait dit *en mathématiques, si la démonstration est belle, elle a plus de chances d'être juste*. La mainmise de la beauté sur le monde m'a coupé le souffle. J'en revenais pas. Mes lèvres ont dessiné un O, je devais pas avoir l'air bien futée sur le moment. Lui, il a pris ça pour une gêne, un remous que le désir lançait dans mes nerfs, une douceur muette de lycéenne, et il m'a embrassée. La dentelle blanche se froissait sous ses mains rêches et sûres. Je ne l'aimais déjà plus. Il s'en est jamais aperçu. Les hommes ils ont le pouvoir, ils ont les banques, ils ont l'Assemblée nationale, mais au niveau de l'instinct ça barbote bien en dessous du seuil de pauvreté.

Le souvenir s'éteint. Je somnole une minute, la tête contre la rambarde. Plein jour. Midi. Abolition des ombres. La rue sous le balcon est éclatée par le soleil. Il fait lourd, j'ai du béton dans le cœur. Je m'endors. Une minute. C'est tout. Le minimum syndical du sommeil, juste pour dérober mes pupilles à un univers qui les mérite pas, un univers sale, un univers de fin de soirée.

Toute ma vie les garçons ont parlé de mes yeux, et pourtant aucun n'a essayé de les voler. Pourtant l'amour, ce serait ça, non ? Faire en sorte d'être le dernier sur qui mes yeux se posent, puis un soir les livrer au marché noir. Mais non, personne n'a voulu m'éborgner, je trouve ça navrant. L'amour c'est toujours plein de péages. Les amours sans péages ça existe peut-être mais moi je connais pas. Pas très fine peut-être, pas assez vieille sûrement.

Pas vieille mais ça m'empêche pas d'y voir clair. J'ai déjà fait le tour, j'ai fait la roue, j'ai vu ce qu'il y avait à voir. Je suis pas vieille mais je suis une grande. À la rigueur je voudrais rester pour assister à la fin du monde, ce serait chouette d'être là pour la grande comédie. Mais j'ai pas envie d'attendre, toute ma vie les gens m'ont dit d'attendre, bien sage, pas contrariante, en me répétant *fais-nous confiance, on est tous dans le même navire*, alors que pas du tout, ils sont dans des yachts à compter les tranches de prosciutto et moi je suis dans une barque en zinc qui prend l'eau, alors j'ai pas envie d'attendre, j'ai plutôt envie de faire des doigts d'honneur aux cadors et de débarrasser le plancher fissa.

C'est ce que j'ai fait, j'ai débarrassé le plancher, je suis venue tout dire ici. Sortez les carnets. Inscrivez votre numéro de téléphone sur la première page au cas où vous perdiez le calepin dans le métro. Règle de base, ça. Et puis prenez des notes, faites des dessins dans les marges, faites ce que vous voulez. Serrez les dents parce que ça va cogner un peu, ça va tacher le formica. Et servez-vous un verre, vous allez quand même pas me lire sobre.

Tiens, même si Dieu existait et se tenait là devant moi avec son tee-shirt Joy Division, s'il me demandait ce que je suis venue raconter ici loin de Paris, je lui dirais *mais attends mec, faut écouter jusqu'au bout, faut prendre tes petites notes comme tout le monde. Je veux tout changer, la mort et l'amour surtout, les gens se fourvoient complètement, il faut que je les prévienne, que je les éduque, Don Juan version moderne, plus fragmentée, plus brisée aux vents, plus claquante.* Il me demanderait *changer l'amour en mieux ou en pire ?* et je répondrais *tu plaisantes j'espère, ça peut pas être pire.* Alors bien sûr l'amour on y croit plus depuis un moment déjà, on est au vingt et unième siècle et on est pas débiles, on sait bien qu'il vaut mieux éviter de s'engager sur ce terrain-là, parce que s'aimer c'est se tabasser le cœur. On s'en sort bien mieux à se donner à qui on veut quand on veut, et puis à penser à autre chose le reste du temps. Histoires simples, horizontales. Ma grande sœur disait *on dit pas coucher à droite à gauche, on dit papillonner,* si tu veux, si tu veux, grande sœur, on couche pas, on papillonne. Je suis pas sûre qu'on ait le droit de dire ça à Dieu, mais je tenterai quand même. De toute façon c'est pas comme si j'avais une carte de fidélité de la miséricorde.

Que ce soit à Dieu ou au gérant du bar en bas, j'hésiterai pas, je répondrai la même chose, je dirai je vais parachuter deux ou trois vérités, tu vas sentir un truc cliqueter derrière la nuque, ça va te déplacer une vertèbre ou deux, mais il va falloir m'écouter jusqu'au bout, ça fera mal souvent mais tu verras on va t'offrir une issue, une belle issue, comme quand le papier froisse sous le doigt, comme quand le glaçon tourne dans le verre, comme quand la prison c'est fini. Tu vas voir comme tout se goupille et s'encastre. Il y a des histoires d'amour faites pour ceux qui n'y croient plus.

De mon balcon je vois un petit bout de mer, petit triangle isocèle d'infini, immense rien du tout. La mer et l'espace, ça me rappelle à l'ordre, ça me dit

mon impermanence, ça dit à la colère de la fermer. J'aimerais pouvoir faire l'amour à la mer et enfin me sentir dominée, déliée et pétrifiée. Il faut pas de tout pour faire un monde. Il faut un peu de colère et beaucoup de tristesse. Le reste, c'est de l'assaisonnement.

Je suis arrivée ici lundi dernier, mais j'ai déjà paumé le nom des jours. En une semaine je suis devenue floue. Et si ça sonne comme une énième crapulerie de la vie, en réalité c'est une bonne nouvelle.

Il n'y a aucune raison de m'être barrée ce jour-là et pas un autre. Partir lundi ça sonnait bien, c'est tout. J'ai quitté Paris à l'aube, lundi six heures trente, la gare de Lyon et ses grands filets gris tendus sous le toit, l'insolente odeur de café qui surgit des cabanes à sandwichs, l'aube qui se penche vers nous là-bas au bout de la voie G, et dans les haut-parleurs la voix douce d'une femme qui n'existe pas. J'avais pas fermé l'œil de la nuit, j'ai pris un train jusqu'à Nice, ensuite un autre jusqu'à Imperia.

Dans le Paris-Nice, en face il y avait un petit mec de bonne famille qui tripotait son ordinateur. Jeans et mocassins, chemise bleu clair et pull bleu foncé enfilé autour des épaules, avec les manches qui font un petit nœud devant, traduction *j'ai le droit de dire des trucs de gros facho parce qu'ils le font tous à la télé et puis mon papa est avocat*. On était assis dans ce que la SNCF appelle les *carrés famille*, sans aucun doute l'invention la plus stupide de l'histoire des chemins de fer. Après quelques minutes il s'est penché un peu en avant pour croiser mon regard. Je me suis dit que les gosses de riches on leur avait jamais appris à garder leur position. Faut toujours qu'ils débordent.

– Bonjour.

– Bonjour.

– J'ai une question cruciale.

– Allez-y, si c'est crucial.

– Qu'est-ce qu'une fille aussi jolie que vous va faire toute seule dans le sud un lundi matin ?

Il avait l'air fier de lui. Pauvre type.

– Quand on veut tester la résistance des moteurs et cockpits d'avion aux collisions avec des oiseaux, on y projette des poulets, à l'aide d'un canon à poulets. Donc il a fallu bâtir des immenses hangars équipés de canons à poulets.

– Mais pourquoi vous me dites ça ?

– Ah pardon, je croyais qu'on disait des choses qui n'ont aucun rapport, exprès. Vous me dites que je suis jolie, et que pourtant je vais toute seule dans le sud, comme si ça valait le coup d'être relevé, donc je me suis dit...

– Ça va, j'ai compris.

– Les poulets sont morts.

– Pardon ?

– Au moment d'être mis dans le canon à poulets, le poulet est déjà mort. On est pas des sauvages.

Il a recommencé à taper sur le clavier, un peu rageusement cette fois. Huit chances sur dix que son travail soit immoral, voire calamiteux pour le futur de notre civilisation. Neuf chances sur dix que le mec fait au moins un truc dégueulasse, genre chasser le chevreuil ou toucher sa cousine. Dix chances sur dix que ce type-là ne sert à rien. Les paris sont ouverts. Quelques minutes plus tard il est allé au wagon-bar, où il a passé le reste du voyage.

Le train vers Imperia était mieux. Une sorte de vieux train avec un intérieur plaqué bois et des affiches calées au scotch. Des filets tendus au-dessus des sièges pour les bagages. J'étais presque seule dans le wagon. Quand les parois de pierre le long du chemin de fer laissaient place à des bosquets, la mer apparaissait par surprise. C'était beau comme une série de diapositives.

Mais Imperia, je l'ai compris direct dans la gare, ça ressemblait encore trop à Paris, il y avait des escalators, des écrans de télé et des distributeurs de canettes. Pas possible. Moi je voulais une ville sans rien alors j'ai repris un train jusqu'ici, la gare ressemblait à un cagibi, j'étais contente. Puis j'ai

marché au hasard. J'ai passé la première nuit dans un hôtel qui sentait l'amande, le lendemain j'ai trouvé cet appartement, je l'ai loué pour deux mois. Après on verra. L'important c'est de dire tout ce que j'ai là, coincé dans la gorge, puis de plier ma mission en deux-deux. Et aussi de me délester de ce trop-plein de grogne, mais je dois dire que ça marche pas vraiment, j'avance toujours les nerfs tendus et les dents qui grincent à en réveiller les voisins. La vie m'a demandé de la fermer et d'avalier, et je l'ai fait, et puis un jour j'ai plus su le faire. Gentille fille mais pas trop non plus. J'ai mis deux-trois fringues dans une valise et je me suis barrée.

Dans cet appartement tout est soit fissuré soit hors d'usage soit périmé. Les volets peints en bleu sont totalement éclatés, ils perdent des lattes entières, moi je les aime d'autant plus qu'ils servent à rien. À travers, la lumière vient en grandes traînées jaunes lécher le carrelage épuisé. Pendant la journée j'évite la chambre et la salle de bains, je reste dans la cuisine, avec son balcon de pacotille. Les murs verts sont coupés en leur milieu par un papier peint usé, parfois criblé de clous d'où pendent des ustensiles de cuisine, me demandez pas de les nommer. La cafetière est placée au centre du plan de travail, comme si tout menait au café. Autour de la table et sa toile cirée rouge cerise tachée, deux chaises en bois bancales. Une seconde table, plus petite, superflue, couverte de guides touristiques et cartes de visite de restaurants, traîne dans un coin. Un vieux frigidaire qui vibre. Des contenants transparents : sel, sucre, romarin, et quelque chose qui ressemble à de la semoule. Sous les pieds, le sol passe du froid au brûlant, d'un pas à l'autre. Faut pas être frileux. Le regard est constamment attiré vers le balcon, martelé de soleil, avec à peine la place de se tenir debout. De là on voit tous les toits du village. Des antennes, des tuiles, des dalles claires en guise de terrasses. Rideaux qui pendent entre les fenêtres ouvertes, invitations laborieuses lancées à un vent qui viendra pas. Une grande colline à droite autour de laquelle les nuages se regroupent en fin de journée, armada pour rien.

Ici en haut de la *città alta*, on entend pas de moteur, y a que l'éclat de l'italien qui rapplique dans ma cuisine en ricochant. Faut dire que la petite place en contrebas fait caisse de résonance alors j'entends tout. Les disputes des vieux couples, les couverts sur la porcelaine, le linge qui claque sur une corde, les ventilateurs qui bourdonnent, j'entends même l'huile d'olive sur une poêle quelque part effleurer l'ébullition comme on effleure la mer du pied. C'est dimanche, c'est août écrasé et sec, et le village baisse la garde. Je partage pas, je prends tout.

J'imagine les voisins heureux. L'espoir qu'on a pas tous eu le cœur détérioré dès le départ c'est le *sine qua non*, c'est les petites choses qui guérissent, comme garder la couette à portée de main au cas où il fasse frais dans la nuit.

Je comprends quelques mots d'italien, ça me suffit, appris il y a quatre ans pour faire plaisir à Enrico, un Italien qui me faisait l'amour entre deux services au restaurant où on travaillait à Belleville. Il était rapide, efficace, et sa barbe piquait quand il fallait. C'est comme si elle était taillée exprès. Je me demande si Enrico vit toujours à Paris et si sa barbe sert toujours à la même chose, mais avec une autre fille.

J'ai souvent perdu espoir, pour de bon, un truc qui te racle les poumons et te casse le coccyx. Comme Enrico, il y a parfois eu un garçon pour me tenir debout. Aujourd'hui je tiens debout toute seule, et je suis venue exprès là où personne ne connaît mon prénom. Je suis juste une fille. Pas de bol, je suis née du côté qui morfle.

C'est commode d'être quelque part où je comprends si peu ce que les gens se disent. C'est un joli couvercle, ce silence. L'adieu au langage, quoi. J'ai trop parlé dans cette vie de toute façon. Remarque, je parle pas trop mal. Sans savoir pourquoi, fabriquée au creux d'une famille lamentable, dans la génération la plus conne de toutes, dans un monde qui pense en nombre de vues, en pouces vers le haut et en taux de croissance, et moi là au milieu qui

m'obstine à parler bien, comme si ça allait m'aider. Sans raison. Il y a pas de raison pour ça, ça arrive, c'est tout.

Le problème c'est que mes pensées me laissent pas tranquille. Elles saccagent. Rien à faire face à ce constat sinon les lâcher en flot brutal et à l'inverse du sens du vent. Alors je suis venue ici. J'étais à peine arrivée dans cet appartement, j'ai su comment la raconter, mon histoire. Et la leur aussi. Après tout une histoire c'est toujours une ode aux absents, à ceux qui ont su faire du boucan, brûler les barricades et quitter les lieux. Les histoires appartiennent aux bandits. J'y arrive, j'y arrive. Ça tremble. Il y a ce branle qui devance la parole et tire le sol devant moi comme un appel d'air. Je décoche, je décroche, je me lance.

Je vais passer vite fait sur les premières années parce que l'enfance c'était rien de plus qu'un préliminaire ingrat, et je prends pas trop de risques en disant qu'il s'y est rien passé de bien. Pour certains l'enfance c'est mignon. Pas chez moi. Mauvaise pioche. Ma seule chance c'est d'avoir eu ma grande sœur, que je suivais comme son ombre à travers ces années-là. C'était pratique d'avoir une marche à suivre. Que ce soit une marche dans le bon sens ou pas je m'en foutais, puisque c'était la seule personne qui m'apprenait des trucs, la seule qui me tenait la main, la seule qui me faisait des tresses, la seule qui me rappelait de me tenir droite pour avoir l'air d'une grande, la seule qui me donnait des cigarettes, la seule à table avec moi, la seule qui avait pensé un jour *et si on s'intéressait un peu à celle-là*.

On est toutes les deux nées dans le no man's land émotionnel qu'est le sud-ouest de Paris. Quartiers qui racontent que dalle. Grand bruit blanc. Nos parents non plus ne nous parlaient pas. Ça laissait beaucoup de place pour cogiter et faire des conneries.

Ma sœur avait décidé que jouer dans les couloirs des stations de métro était la meilleure chose à faire le week-end. Pour elle c'était le meilleur de Paris, un concentré opaque et vrai. Elle disait *tout Paris prend le métro sauf les gros bourgeois, cette plaie*. Je comprenais pas, j'acquiesçais en serrant

les poings, *ouais, gros-bout-de-joie*. On y passait des journées entières. On essayait d'imaginer la vie des passagers, de deviner si le prochain client au guichet serait petit ou grand, blond ou brun, on cherchait des passages secrets. On montait dans les métros. On courait d'une rame à l'autre pendant les arrêts, on se jetait dans le train quand l'alarme de fermeture des portes sonnait. On se retrouvait à l'autre bout de Paris, on était tellement loin de nos parents, on lisait *Ménilmontant, Télégraphe* ou *Lamarck-Caulaincourt* à haute voix, l'exotisme était total. Pourtant on sortait pas. On repartait dans l'autre sens jusqu'à notre station, et on rentrait chez nous, épuisées et comblées. On faisait le tour de Paris sans rien en voir, on glissait sous ses monuments sans le savoir. Taupes à franges ni pauvres ni riches, juste curieuses et pétries d'abandon.

On rentrait les mains noires de crasse, nos parents étaient contents, ils pensaient qu'on était allées faire du sport quelque part. Ils voulaient des garçons, et c'est seulement à l'adolescence qu'ils ont capté qu'ils s'étaient plantés. Jusque là ils faisaient comme si de rien n'était. Chaque Noël apportait une voiture téléguidée ou un ballon de basket. Heureusement, ils oubliaient nos anniversaires. Je crois pas avoir une seule fois joué avec un cadeau de mes parents, ça partait direct dans le placard près de mon lit. Sauf un : un pistolet à billes que j'avais donné à un garçon en échange d'un baiser. J'aime bien ça, que mon premier baiser rentre dans la catégorie *recel d'armes*.

L'absence de garçon dans sa progéniture était une source de désespoir chez mon père, pour qui l'existence de la femme sur la même planète que lui semblait intolérable. Ma mère était pardonnée de justesse, peut-être parce qu'elle ressemblait tant à un homme. Peut-être parce qu'elle existait de justesse aussi. Rien ne l'excitait, rien ne la révoltait, tout coulait sur elle, sans accroc, sans conséquence, comme l'eau dans l'évier.

Ma sœur avait caché sa puberté avec brio, elle avait pas envie qu'on l'emmerde à la maison. Elle mettait ni robe ni jupe, elle fronçait les sourcils

et faisait oui de la tête quand mon père parlait de *ces sales gonzesses*. Mais moi ça commençait à se voir que j'étais une fille. C'était pas forcément les seins, qui ont eu le bon goût de rester petits, mais plutôt mes lignes de hanches, mes mains, et puis ma silhouette tout entière en fait. J'aurais dû faire comme elle, mâcher des chewing-gums et regarder des films d'action. Mais j'y arrivais pas, ça me dépassait tous ces gens qui se tiraient dessus dans les films, je me demandais pourquoi ils passaient pas plutôt leur temps à boire et s'embrasser sur les ponts, ce qui, à l'époque, m'apparaissait comme ce que la vie d'adulte promettait de meilleur.

Il y avait dans l'effacement de ma sœur une intelligence incroyable, l'intuition folle que mes parents avaient jamais voulu de nous et qu'il fallait qu'on fasse profil bas jusqu'à pouvoir se casser à l'autre bout de Paris, là où il y aurait des hommes qu'on pourrait embrasser sans avoir à offrir de pistolet.

Ma sœur, elle voyait déjà des garçons, ils séchaient les cours en début d'après-midi et allaient pratiquer l'horizontalité dans notre appartement vide. Nos parents travaillaient dans la même boîte, ils partaient et rentraient ensemble. Pratique quand tu voulais les éviter, ce qui était notre cas. Ma sœur me racontait ses ébats, les garçons qui étaient pas mal, ceux qui étaient franchement minables. Je prenais des notes. Puis j'ai voulu commencer à sortir aussi, à donner un peu de moi au monde. Je l'ai annoncé à mes parents, je voulais pas le faire en sous-marin. J'aurais mieux fait de la fermer. Ma sœur et moi on a passé les deux années suivantes à gérer la frustration de nos parents qui savaient pas quoi faire de ces deux filles-là sous leur toit. D'autant plus que, contrairement à ce qu'ils avaient décidé, on était plutôt mignonnes, les garçons nous tournaient autour. On avait pas besoin d'exécuter des triples saltos arrière pour attirer les regards. On a appris à amortir les coups et cacher nos hématomes. C'est fou comme ça fait moins mal quand on sait où se faire frapper, vers quel meuble se faire

balancer. Tomber contre la table c'est dommage quand on peut tomber sur le coin du canapé. Il était pas méchant notre père, juste perdu et un peu con.

Mes parents ils avaient fait des enfants parce que c'est ce que la télé et les magazines leur avaient dit de faire. D'une certaine façon c'est tragique. Ils auraient été plus heureux sans nous, d'ailleurs ils nous le disaient, en général au réveil. C'est là que ma sœur a eu cette idée de génie, elle a proposé qu'on ait un appart pour nous deux, comme ça on arrêterait de leur endommager le cerveau et papa pourrait construire une salle de muscu, de bricolage ou un autre truc de mec dans notre chambre. Ils ont dit oui, direct, ils ont même pas fait semblant d'être tristes. On a fait deux-trois aller-retours sur la plage arrière de la Skoda paternelle pour apporter nos affaires dans une chambre de bonne placée exactement à l'autre bout de Paris, plein nord, vue imprenable sur les bouchons du périph', on leur a promis de venir les voir chaque dimanche, on y est allées trois fois en un an, puis plus du tout. La vie avait commencé, on avait autre chose à faire et eux aussi.

C'était une vie rafistolée, mais une vie quand même. Depuis ce jour-là j'ai eu tous les métiers de la Terre, à l'exception de ceux qui m'auraient plu. J'ai été hôtesse dans le restaurant d'un hôtel de luxe du premier arrondissement où on m'apprit d'emblée à placer les gens trop bronzés ou trop prolos bien au fond de la salle. J'ai été serveuse dans un bar à bière, agent de propreté dans un aquarium, gardienne de nuit dans une entreprise dont j'ai jamais su la fonction, guichetière au théâtre, rédactrice de pamphlets trotskistes, réceptionniste dans une salle de gym, vendeuse de chapeaux, vendeuse de fruits et légumes, vendeuse de sous-vêtements, et actrice dans deux films à la suite de castings sauvages dans le quartier, films qui n'ont été vus par personne, à raison. Tout ça s'est fait par accident. J'ai jamais eu d'argent, mais j'ai pas l'impression que ça m'aurait rendue plus heureuse d'en avoir. C'est pas franchement la gloire, cette vie, et pour tout dire le monde entier me brise le cœur, par élan, comme une rage de dents. Mais même pauvre,

même soûle, même abattue, même fragmentée, j'ai suivi une route pavée d'ébahissement perpétuel, et puis tête haute quoi, toujours, à ignorer les grands courants.

Les soirs d'orage, ça résonnait sous le toit et ma grande sœur me prenait dans ses bras. Les toilettes étaient sur le palier, il fallait que l'une de nous fasse le guet devant la porte. On était heureuses dans cette chambre de bonne. On y a habité deux ans. Ma sœur accumulait les petits boulots pas très clairs vers Pigalle, ça payait le loyer. Nos parents avaient promis de nous envoyer deux cents balles par mois pour qu'on se nourrisse, ce qui devait représenter un acte héroïque à leurs yeux. Deux cents balles pour ces gamines qui n'avaient jamais apprécié à leur juste valeur les chips au paprika devant un match de la Champions League ? Faut pas déconner. Après huit mois ils ont arrêté les virements. Ma sœur rentrait tard le soir et crevée, j'entendais ses pas dans l'escalier, je lui préparais du thé rouge ou lui ouvrais une bière, selon son état. On était quasiment toujours réveillées au lever du soleil. On se couchait à l'heure où nos parents, bien loin de nous dans le Paris du sud, on l'appelait le Paris austral, se levaient, se brossaient les dents, et avec un peu de chance oubliant leurs filles qui n'avaient pas su être des garçons.

Au bout de deux ans, à l'époque *hôtesse dans un restaurant de bourges*, j'avais deux-trois thunes et j'ai pris mon propre appartement. Une chambre de bonne quasiment identique, à trois rues de chez la grande sœur, avec un carrelage jaune et vert qui donnait l'impression d'être allée à la campagne par erreur. Il n'y avait aucun mur droit, et l'unique fenêtre ouvrait sur un océan de toitures grises. On y entendait le tonnerre très fort aussi, mais j'avais grandi, j'avais plus besoin des bras de ma sœur, et de toute façon j'avais souvent quelqu'un d'autre dans le lit.

Ici, sur mon petit balcon campé à la crête du village, pas de tonnerre, le bleu s'étend depuis Marseille à l'ouest jusqu'à Venise à l'est, le bleu me prend sans me séduire, comme une traînée. Personne me séduit plus, et pourtant à l'époque tout le monde essayait à un moment ou à un autre. C'était le cumul des brutes. Je finis ma tasse de café, je la pose sur la toile cirée, c'est décidément moche ce rouge cerise, je me lève, je m'étire, je pose le talon gauche sur la chaise, jambe tendue, j'attrape ma cheville avec les mains. J'ai la tête qui tourne.

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2023
www.editions-heloisedormesson.com
ISBN numérique : 978-2-35087-877-5

Éditions Héloïse d'Ormesson
92 avenue de France, 75013 Paris

Photo de couverture © Julien Birban
Conception graphique amb/m87design

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).